

césar moro

**amour
à mort**

**le
cheval
marin**



César Moro

**amour
à mort**

**le
cheval
marin**

Nanti d'ondines
étoile en tête
Le Cheval Marin
à limité le tirage de l'édition
originale de
AMOUR A MORT
à cinquante exemplaires sur
Vélin pur fil du Marais
numérotés de 1 à 50

Copyright by Le Cheval Marin, Paris 1957

DANGER - MERVEILLE

J'ai connu César Moro en novembre 1948 ; je n'étais à Lima que de quelques jours, ignorant que j'allais y rester ; quant à lui, il venait de rentrer du Mexique, et il ne pensait déjà qu'à repartir — inutile : il n'est plus reparti, mais, sept ans après, il est mort.

Sept ans ! La durée exacte de notre amitié, non sans heurts, sans risques, sans dommages, amitié pourtant, dès le début, exclusive, donc jalouse, passionnée : eût-elle cessé de l'être qu'elle eût cessé d'être, sur-le-champ.

Faut-il que je l'oublie aujourd'hui pour parler du poète comme il se doit ? La passion éclaire, en fait, plus qu'elle n'aveugle, et nul n'échappait à la passion à l'approche de Moro — je ne dis pas ceux qui l'aimaient, avaient des raisons de l'aimer : aussi les autres, ceux qui cherchaient plutôt à l'éviter, et les indifférents, qui ne pouvaient le rester si le hasard les entraînait sur son chemin.



Un peu d'histoire, néanmoins.

1925 : Moro arrive en France ; une exposition à Bruxelles (« Cabinet Maldoror »), une autre à Paris (« Paris-Amérique Latine ») ; bientôt il découvre le Surréalisme, et il se donne, s'adonne à celui-ci comme à un vice spirituel, le vice auquel

il eût été, de naissance, prédestiné ; plus tard, il ne suivra si longtemps les destins du groupe que parce que, au fond, les positions idéologiques successives lui importaient moins qu'une communauté d'ordre magique, et qu'elles n'affectaient pas une adhésion occulte, essentielle. Pureté, désespoir, amour — l'amour flirte avec la mort : amour à mort, diront encore les derniers poèmes, après un quart de siècle.

1933 : Moro collabore au Surréalisme au Service de la Révolution, et, l'année suivante, à l'hommage collectif à Violette Nozières. Rentré au Pérou dans l'intervalle, il présente à Lima une exposition qui scandalise, dispute avec le plagiaire chilien, alors célèbre, Vicente Huidobro, s'expose pour la République espagnole, fonde, en compagnie d'Emilio Adolfo Westphalen, El Uso de la Palabra, revue éphémère mais qui prend date.

1938 : Moro part pour le Mexique ; il y restera dix ans. En janvier 1940, il organise avec André Breton et Wolfgang Paalen l'Exposition Internationale du Surréalisme de Mexico, dont il écrit la Préface. De nouveau l'amour : c'est l'amour fou ; l'amitié : amitié folle également — Xavier Villaurrutia, Agustín Lazo, Wolfgang Paalen, Remedios Varo, Alice Rahon, Leonora Carrington, Jacqueline et Gordon Onslow Ford, Esteban Francés, Eva Sulzer, quelques autres, sans nom. Collaboration à El Hijo Pródigo, Dyn, Letras de México (Mexico), Las Moradas (Lima) : articles critiques sur poésie, peinture, etc. — chaque phrase porte, engage. Eloignement du Surréalisme orthodoxe dont la revue WW cède à l'opportunisme et accueille plus d'un jeune arriviste des trois Amériques en quête de succès immédiat : la valeur humaine, anonyme ou pas, importe davantage que l'adhésion quelconque à un mouvement ou à un groupe ; d'ailleurs l'horreur du monde, le mensonge qui gagne, et la certitude qu'il y a cependant quelque chose à sauver, à tout prix, mais sans compromission, interdisent au poète, clair-voyant, lucide, solitaire parmi des solitaires, un autre témoignage que de lui-même — sans entraves, ni mots d'ordre, ni formules. Moro admire passionnément l'œuvre de Proust, de Bonnard, des solitaires d'alors et d'aujourd'hui, Reverdy, Chirico : autant d'hommages publics qu'il leur rend.

1943 : Publication du Château de Grisou, livre de poèmes en français.

1944 : Lettre d'Amour, poème tiré à 50 exemplaires ; 5 ou 6 pages d'une beauté brûlante, fulgurante, dès le titre, tracé à la main en 25 langues.

1948 : Retour à Lima. Insensible au tapage que mènent sur l'estrade du succès local tant de godelureaux de l'art ou de la littérature, plus chatouilleux encore que futiles, Moro ne constitue pas moins le scandale vivant, permanent, auquel achoppent les fausses gloires, criardes, et volontiers sordides. En 1954, publication de Trafalgar Square ; de rares interventions publiques (pour revendiquer Xavier Villaurrutia, disparu prématurément à Mexico ; pour protester contre tous les hommages à Paul Eluard au lendemain de sa mort ; pour parler de Marcel Proust trente ans après) ; mais une vie toujours scandaleuse : vie en marge de la vie ordonnée, constituée une fois pour toutes — vie exposée, peu importe que le scandale éclate ou qu'il se taise (car il ne s'agit pas de provoquer le scandale, mais de l'assumer, jour et nuit) — vie exemplaire — nous le savions : comment ne l'aurions-nous pas su ?



Les poètes habitent parmi les hommes pour épuiser les contradictions — au risque de s'épuiser eux-mêmes.

Tout compte fait, je n'invoquerai pas notre amitié ; n'importe qui pourrait le dire : Moro entrerait ici ou là et quelque chose changerait aussitôt dans l'air, dans l'atmosphère. En apparence, rien : un être plus subtil, physiquement, et plus poli que tel ou tel ; en réalité, une présence d'un nouvel ordre, qui mettrait en question toutes les autres — voix, regard : douceur de la voix, mais pour dire des choses terribles, ou simplement justes, terriblement justes, sans appel — douceur également du regard, mais douceur de la flamme qui pénètre et embrase, et, à fin de purifier, consume.

Regard d'un ange qui aurait vécu chez les démons et qui regarderait le monde à la lumière double, implacable, du ciel et de l'enfer.

Regard de passion — j'insiste — passion de vie totale, sans repos — le contraire de l'intérêt ou du caprice — passion singulière — le contraire des passions plurielles, celles des journaux, du cinéma, manies, modes, envies plus que passion.

« Nous sommes les derniers survivants du XIX^e siècle », aimait à répéter César Moro, un XIX^e siècle qu'il eût étendu à 1920, 1925, peut-être davantage. Entendons-nous : hostile à l'actualité, non pour elle-même (la vie est aujourd'hui), mais en tant que de plus en plus réduite à des prouesses techniques interchangeables et niveleuses d'hommes, avec, de surcroît, la complicité des victimes ébahies.

La « civilisation » mène à l'échec, quand elle ne se confond pas avec lui, à moins que l'art — un art responsable — ne nous tienne éveillés, donne l'alarme et restitue, à des hommes, eux aussi responsables, le sentiment perdu du sacré, de la valeur propre, inaliénable, de chaque être qui passe, de chaque objet.

Nul n'est poète impunément — poète au sens où Moro l'entendait et l'était : poète le jour et poète la nuit, poète comme le jour est jour, comme la nuit est nuit, la terre, terre, et les corps sont des corps, l'amour, l'amour. Hostile à l'actualité fallacieuse de la presse ou de la radio, oui : parce que vivant une autre actualité, également fugace, mais éternelle, donc vraie, actualité hors du temps dans le temps, aussitôt acceptée que révélée par les cinq sens de l'homme, comme par son esprit — actualité du désir : « La première révélation accablante de la vie éternelle, écrivait Moro, a resplendi sur une jambe. »

De nouveaux moyens mécaniques s'acharnent à confondre, à réduire, à crétiniser l'homme, les hommes ; aux conventions d'hier et d'aujourd'hui s'ajoutent vite celles de demain, d'après-demain, toute révolution faussée, frustrée par avance — académique (opposant poncifs à poncifs). Moro avait pris parti une bonne fois, de façon absolue, radicale, contre un certain monde, un certain esclavage d'un certain monde. Mais désaccord de poète le sien : de poète, adorateur véhément de la vie malgré tout, et non de philosophe chagrin, amer, bredouille. Inadaptable au monde de la réalité, car adapté à la vérité du monde — vérité terrible, passionnante — il savait le prix de ce qu'il faut payer pour vivre, conscient du péril, mais refusant le confort-progrès, bêtise, ennui — pour vivre dans ce « château de grisou » de la poésie où guettent les dangers en même temps que les merveilles.

Danger-merveille : l'homme est seul avec sa passion, seul avec la vie qu'il faut vivre, sans aucune aide (rien ni personne) — la vie telle quelle, « effrayante » et pourtant « admirable ».

« Horreur de la vie », « extase de la vie » : Baudelaire. A cette double fidélité à l'horreur, à l'extase, nous reconnaissons les poètes, nos poètes. Près de Moro, nous avons le sentiment d'une authenticité à toute épreuve : il pouvait se tromper comme un autre, mais nous ne doutions pas qu'il fût incapable de se leurrer.

Il en est mort. Paradoxe suprême de la poésie : la moindre parole du poète éclaire le mystère de la vie, et le poète meurt : le monde, ce monde-ci finit par le soumettre — non sans que lui l'ait soumis bien des fois, chaque fois que « le hululement du vent aux carrefours ou le croisement d'un oiseau propice à la mélancolie » résonnait dans ses vers, ou que l'incendie d'un palais d'atmosphère illuminait son regard.

Richesse du monde : richesse de l'imagination. Libéralité, générosité du poète : César Moro, le Magnifique — lequel de ses amis n'y souscrirait ?

Pauvreté du monde, en revanche, dès que le sérieux s'en mêle. Humour du poète, sa seule arme — humour qui nie le sérieux de la vie pour mieux en manifester le tragique : chez Moro, l'humour — cet humour — jaillissait spontanément, toujours irrésistible, qu'il pensât à désigner des « professeurs de mauvaises mœurs » dans les collèges, ou qu'il prétendit créer un « Institut de Beauté pour vieillir plus vite ».



Poésie implique morale : quelques notes éparses témoignent, dans le cas de Moro, d'une préoccupation morale permanente, que l'humour exerçait et dont nous connaissions, nous autres, la rigueur. Morale plus exigeante en effet que n'importe laquelle aux préceptes reçus d'avance, puisqu'elle n'obéit qu'au besoin de voir la vie comme elle est, et de ne rien lui passer, rien lui pardonner — ce qui implique d'abord qu'on ne se passe rien, qu'on ne se pardonne rien à soi-même — morale noble dans toute l'acception du mot : nulle bassesse permise, n'avoir de rapports avec quiconque pour l'avilir, mais au contraire pour l'exalter, le relever — morale qui n'admet pas le prêche mais l'exemple : exemple que Moro nous a donné, en courant tous les risques, jusqu'au dernier.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DE BELLEVILLE
AU MOIS D'AVRIL 1957

Dépôt légal 2^e trimestre 1957